

# Interview

Interview préparée et réalisée par > Frankie Bluesy Pfeiffer & Nathalie Nat Harrap  
Photos © Patricia De Gorostarzu & Frankie Bluesy Pfeiffer

## Eric Ter

AVEC SON FAUX AIR À LA KEITH RICHARDS, CE LONER FRANÇAIS A TOUT DU LOUP SOLITAIRE PLANQUÉ DANS L'OMBRE POUR MIEUX VOUS SURPRENDRE LE MOMENT VENU. ET C'EST EXACTEMENT CE QU'IL VOUS RÉSERVE AVEC LA SORTIE DE CE NOUVEL ALBUM AU TITRE ÉVOCATEUR, *SOUNDSCAPE ROAD*, CAR LA ROUTE DU LASCAR A ÉTÉ REMPLIE D'OBSTACLES, D'ANECDOTES, D'EMBÔCHES, MAIS AUSSI DE BELLES RENCONTRES. UNE ROUTE SUR LAQUELLE ÉRIC TER A BIEN VOULU REVENIR AVANT DE NOUS IMMERGER DANS SON NOUVEL ALBUM.

**Blues Magazine > Ton départ aux States, dans les années 70, c'était par dépit ou par curiosité ?**

ET > Plutôt dépit. Le climat, l'ambiance et l'état d'esprit parisien de l'époque, très étriqué et très noir et blanc, me pesait et j'avais aussi besoin de me secouer d'une situation contractuelle difficile entre deux maisons de disques : TREMA chez qui j'avais signé pour mon nouvel album et les menaces juridiques de CHARLY Records (avec qui j'avais fait l'album précédent) qui en bloquait la sortie. Pas mon genre de dossiers favoris ! Je m'en suis tiré, mais la sortie du disque a été quasi-boycottée. En plus, j'avais d'autres ennuis et je ne me sentais pas en bon état... Comme j'avais un ami batteur,

Marc Frentzel, qui était à New-York, j'ai pris la décision de revendre tout ce que je pouvais pour avoir de quoi partir et aller le rejoindre. J'ai squatté chez lui pendant trois mois et on est parti vers l'ouest dans une grande Cadillac Coupe De Ville. Plein les mirettes, le voyage. Quel trip !

**BM > Qu'as-tu retenu de fort de cette période ? Et qui est toujours gravé en toi ?**

ET > D'abord digérer la rupture des repères et l'aventure des galères de squats en squats, parce qu'on n'avait qu'un ou deux contacts indirects, puis le changement de mentalité, et je n'étais pas d'une efficacité redoutable pour créer des liens et faire exister

ma musique et, au lieu de foncer, de contacter plein de gens et d'ouvrir des portes, j'ai plutôt fait dans les petits jobs de survie en remettant la musique à plus tard. Du coup, j'étais un peu en conflit avec ma nature et je sentais un contraste énorme entre la vie que je menais et la musique dans ma tête, que j'étais frustré de ne pas faire. Jusqu'à ce que j'arrive à me donner les moyens de recommencer à enregistrer en créant mon propre studio, et en faisant un peu de business pour me maintenir à flot.

**BM > Tu dois avoir pas mal de souvenirs de cette époque...**

ET > J'ai beaucoup de souvenirs de musiciens et de rappeurs dont je produisais les enregistrements. J'étais tout le temps dans mon studio et quand je ne travaillais pas pour eux, je pouvais enfin me remettre à peindre mes tableaux au lieu de les garder dans ma tête. C'était vital pour moi et ça l'est resté. J'ai d'ailleurs compris et accepté le fait que ça fait partie intégrante du sens de ma vie. J'ai aussi gardé le contact avec Theodore Welch, super percussionniste (qui jouait avec Barry White) et qui joue sur deux titres de l'album. D'une façon générale, bien sûr, plein de choses étaient différentes d'ici, j'en préférais beaucoup d'aspects et j'en préfère d'autres ici. Enfin, c'était il y a déjà longtemps... et le temps file !



© FRANKIE BLUESY PFEIFFER

**BM > Tu as connu quelques belles déceptions dans ta vie d'artiste. Avec le recul, comment analyses-tu tout cela ?**

**ET >** L'origine de ma suite de déceptions a été une grande illusion, due en partie à mon manager de l'époque, Jean-Pierre Ezan (le seul manager que j'ai jamais eu, d'ailleurs), que j'avais rencontré en portant une de mes bandes chez Barclay. Il me donnait l'impression que tout ce que j'avais à faire était de me laisser aller. Les démos que j'avais faites l'avaient vraiment fait flasher et il était de tendance un peu mégalo, mais très actif et entreprenant. Et moi, du coup, je devenais mégalo aussi, mais par contre de plus en plus inactif et retranché dans mes rêves. Il avait réussi, et sans aucune thune, à nous loger mon groupe et moi d'abord au château d'Hérouville, où on était nourris, logés, blanchis, chauffés, et sans aucune contrainte, puis dans une autre grande maison à la même enseigne. Le problème, c'est que j'étais de moins en moins capable d'assurer les rapports avec les gens autour de moi, si bien que quand Jean-Pierre m'a fait rencontrer Michel Magne, Richard Branson, Joe Boyd, Andrew Oldham et sûrement d'autres que j'ai oubliés, je restais complètement renfermé sur moi-même et incapable d'aligner trois phrases.

**BM > Et malgré ton renfermement sur toi-même, il y a eu un premier disque...**

**ET >** Oui. Il m'a quand même trouvé mon premier contrat de disques chez CHARLY Records et le disque étant fait, il nous a trouvé une grande maison (à nouveau) à Londres, où j'étais censé préparer une tournée de promo. Sauf qu'il n'y avait aucun budget, contrairement aux prévisions. D'où une grosse déconvenue pour moi. Après, il y a eu le deal avec TREMA

## Interview ERIC TER

et la sortie du deuxième disque, sabotée, et grosse désillusion à nouveau, puis mon départ aux U.S.

**BM > Comment as-tu ressenti tout cela, alors que tu avais vécu au château d'Hérouville, tout de même...?**

ET > Tu sais, à côté de ces grandes résidences, il m'est aussi arrivé de beaucoup camper et squatter des coins de matelas et de vivre chichement, mais la plus persistante des désillusions était qu'au fil du temps, il était de plus en plus difficile de faire entendre mes enregistrements. Devoir relancer sans arrêt des maisons de disques qui, il faut le dire, n'écoutaient quasiment jamais mes enregistrements, m'énervait de plus en plus, et du coup je me remettais à travailler ma musique, parce que la seule chose qui me rassurait et sauvait ma fierté était le résultat de ce que j'entendais de mon travail.

**BM > Ton nom, Ter, c'est un pseudo ou ton vrai nom ?**

ET > C'est le début de mon nom, qui est Ter-Sarkissian. Je le trouvais un peu compliqué et pas très vendeur sur une pochette de disque. J'ai donc signé mes premiers albums sous le pseudo Sirkel. Avec le recul, je peux dire que c'était une mauvaise idée. Ter me convient beaucoup mieux, mais je n'y avais même pas pensé à l'époque. Je me suis donc fait appeler Éric Sirkel pendant une décennie, de 76 à 86, et mes deux premiers albums sortis sous le nom d'Éric Sirkel étaient *Sirkel & Co* (1976) chez CHARLY Records puis *Vertige*, deux ans plus tard, chez TREMA.

**BM > Les suivants l'ont été sous le nom d'Éric Ter ?**

ET > Oui. Le troisième, *Barocco*, est sorti en 2003 sous le nom d'Éric Ter,

et puis il y a eu *Chance* et *Nu-Turn*, tous deux sortis chez Bluesiac.

**BM > Tes deux précédents albums ont eu un succès plutôt confidentiel. Comment toi, tu expliques cela ?**

ET > Déjà par le fait que très peu de gens les ont entendus ! D'une part parce qu'il y a de plus en plus de disques qui sortent et qui sont de moins en moins écoutés à cause d'Internet, de la surproduction, de la complexité du marché, et d'autre part, parce qu'ils n'ont pas eu de promo, que j'ai fait peu de concerts dans de vraies salles et surtout, parce qu'aussi bien pour les disques que pour les concerts, je déteste faire mon autopromotion. Et il est sûr que sans véritable structure autour de moi pour s'en occuper, ça ne se fait pas tout seul. Mais, être toute la journée devant un écran sur les réseaux sociaux pour dire : *Écoutez-moi, j'ai fait ça, je joue là tel jour, etc.*, j'ai vraiment du mal...!

**BM > Comme tu le disais, tu n'es pas du genre facilement expansif, et plutôt renfermé sur toi-même.**

ET > Cette tendance au renfermement a évoluée et s'est plutôt transformée en goût de la solitude et puis, je suis aussi du genre à penser que les gens ont des qualités et qu'il y en a donc qui savent faire ce que je ne sais pas, ou ne peux pas, faire. Téléphoner, démarcher des salles de concert et des festivals, retéléphoner... Tout ça, ce n'est pas moi, et quand je me force à le faire je le fais à contre-emploi. Je préférerais évidemment qu'un tourneur, un agent, en tous cas quelqu'un d'autre, se charge de tous ces contacts et que je n'ai qu'à faire la musique.

**BM > Sur ton premier album, *Sirkel & Co*, il y a eu du beau monde, dont Mick Taylor, exact ?**

ET > C'est Robin Millar qui l'a produit et il a été enregistré aux studios de Rockfield, au Pays de Galles avec Colin Allen à la batterie, qui avait joué avec John Mayall et plus tard Donovan et Dylan, et Marc Frenzel, que j'ai retrouvé à New York, à la batterie également, Ronnie Leahy aux claviers,

© FRANKIE BLUESY PFEIFFER





qui était un mec et un musicien épantant, et Gordon Raitt à la basse... puis au Studio Olympic à Londres, où Mick Taylor est venu jouer sur quatre titres et où sont venus aussi des choristes et toute une section de cuivres !

**BM > Un album qui fut d'ailleurs (volontairement ou involontairement ?) attribué à Mick Taylor...**

ET > En 1995, je découvre une soudaine amélioration de mes revenus en droits d'auteur sur mes relevés de SACEM, avec notamment ce code qui m'est affecté : GéRo. Je téléphone à la SACEM qui me dit que GéRo signifie *Génies du Rock*, une série des éditions Atlas. Je vais donc voir les éditions Atlas, n'ayant jamais eu de rapport avec eux, et je constate que mon album, *Sirkel & Co*, dans son intégralité, a été renommé *Mick Taylor* ! Ce que je regrette encore aujourd'hui est de ne pas m'être donné les moyens de prendre un bon avocat !

**BM > Mais n'est-ce pas flatteur de voir ainsi son album attribué à un tel guitariste ? C'est tout de même le signe qu'il n'y avait rien à jeter de cet opus...**

ET > Autant le fait que Mick Taylor ait apprécié et participé à mon enregistrement a pu être gratifiant, autant une bande d'escrocs qui ont supprimé mon nom et l'ont remplacé par le sien a été tout simplement frustrant et énervant !

**BM > Si tu devais qualifier ce nouvel**

**album en deux mots, ce seraient lesquels ?**

ET > Vachement bien !

**BM > Un album dont le style diffère du précédent. Qu'est-ce qui a motivé en toi ce changement de direction musicale ? D'ailleurs estimes-tu que tu as pris une autre orientation musicale, ou pas ?**

ET > Pour le précédent, j'aspirais à créer un genre d'espace simple et calme, très aéré. Mon appétit de groove et d'électricité m'a repris en commençant cet album. Cela dit, il fait aussi partie de la même vision. Mais celui-ci est plus gai, plus riche en sons. Je n'ai pas décidé de m'orienter d'une façon particulière. Simplement une couleur en amène une autre, comme pour un tableau, et au bout de deux ou trois titres, au bout d'une certaine avancée de l'album, le truc se dessine presque de manière automatique, par fascination. En tout cas, j'aime bien quand un album t'envoûte et se répand où il faut, quand tu ne peux pas le lâcher titre après titre. Et même si je connais ma tendance à être indulgent pour le dernier truc réalisé, je pense vraiment que cet album arrive à fonctionner comme ça.

**BM > Un album que je qualifierais bien de psyché-Blues. T'en penses quoi ?**

ET > Je ne suis pas très bon en définition de styles, mais il y a effectivement un côté psychédélique, bluesy, et le groove a une grande importance. Je pense aussi qu'il a un côté bien fun.

## ERIC TER SOUNDSCAPE ROAD

Dixiefrog



Voilà que le 5<sup>ème</sup> opus du garçon atterrit sur nos platines aguerries, mais néanmoins surprises ! Il y eut, en son temps, *Grandeur et Mystères* en 1998, *Barocco* en 2002, *Clance* en 2008 et *Nu Turn* en 2011, et voilà qu'en 2013, *Soundscape Road* montre le manche de sa guitare électrique ! Quatorze titres qui sont autant de clins d'œil aux décades passées et plus précisément aux seventies, pour ne pas les nommer ! Il faut dire que notre Dandy Musicien n'en est pas à son coup d'essai... Vitalité et dynamisme ont toujours été les marques de fabrique de ce gentleman de la six cordes. Précisons qu'il a écumé Carnaby Street, alors centre de gravité de la planète Rock, avant d'aller enregistrer des vinyles à Hérouville, là où enregistraient le Grateful Dead ou les Rolling Stones, qu'il a usé quelques paires de santiags aux States avant de revenir dans l'hexagone... et que les concerts qui l'ont le plus influencé sont ceux de Jimi Hendrix, Bob Dylan ou Frank Zappa à l'Olympia, en bref que des références qui font plus que lui conférer une certaine légitimité sur la planète où nous nous trouvons ! Quatorze titres sur le nouvel opus dont un superbe *Walking The Dog* de Rufus Thomas que les Rolling Stones jouèrent en 1964 sur leur album *Rolling Stones*. Une bouffée d'air frais dans l'univers vicié dans lequel nous survivons. Un disque où dynamisme et rythmique groove sont les fers de lance de la machine emballée.

Dominique Boulay